

Notes de lecture

ZUM BERICH ÜBER EINE GENERATION

Léopoldine Weizmann

Préface de Jürgen Habermas
et Alain Touraine

INFO Verlagsgesellschaft Karlsruhe.
1997, 430 pages.

Voilà un ouvrage qui décoiffe le «cadre CFDT», fidèle lecteur de cette revue, en ce qu'il nous plonge en terrain inconnu : celui des étudiants allemands des années vingt. Il présente, de plus, deux difficultés :

. il est écrit en allemand et non traduit (son titre signifie «contribution à la compréhension d'une génération»);

. il demande, pour y entrer au plus profond, une bonne connaissance de base de l'histoire de la philosophie (qui me fait défaut à moi-même, écrivant ces lignes).

Alors pourquoi en faire mention ici ?

C'est l'alliance du cœur et de la raison qui nous y invite. La raison nous fait saisir l'opportunité de découvrir une tranche de vie au quotidien que l'on constate être une page de l'histoire de notre Europe. Le cœur parce que l'auteur est une perle rare. Nous y reviendrons plus loin. Et cet auteur nous est proche. Avec son mari, Jean Schwalbach, conduisant un travail de sociologue dans les années soixante-dix/quatre-vingt, ils ont tissé avec les réseaux militants de la CFDT de l'époque des liens d'amitié qui n'ont en rien gêné la distance critique nécessaire à leur travail, liens qui ont traversé le temps. (1)

Ce livre a été, pour l'essentiel, écrit en 1932 par une jeune femme rebelle, née avant le siècle à Brno - ville principale de la Moravie tchèque - à l'époque sous domination autrichienne (la ville s'appelait Brünn) et devenue tchèque par le traité de Versailles en 1919. Son père est un avocat ayant pignon sur rue dans l'empire, mais juif athée, il fait baptiser ses deux filles pour qu'elles puissent avoir accès à l'école. L'école c'est bien, mais pas question dans ce milieu que les jeunes filles s'engagent dans des études supérieures. Elle livre alors, jeune adolescente, sa première bataille face à la famille. Le père va comprendre et lui permettre d'entrer à l'université.

Nous effectuons avec elle, au fil des

pages, un voyage fascinant au cœur de la vie quotidienne des étudiants allemands de l'après-guerre 14/18, entre 1920 et 1928, juste avant la montée du nazisme et le flux d'émigration qui commencera en 1932, conduisant les juifs et les politiquement conscientisés en France, Grande-Bretagne, USA et ailleurs. C'est donc un livre qui contribue à notre compréhension de l'Europe.

Le manuscrit de 1932 qui retrace ces années de formation et maturation, repris en 1992, a donné l'ouvrage présenté ici. Telle elle s'expose dans ce livre, telle nous l'avons connue, et la connaissons toujours, intellectuellement exigeante, en alerte, à l'écoute, en recherche des voies et moyens de «civiliser» et humaniser la société.

L'âge ne l'empêche pas de poursuivre aujourd'hui, dans le débat avec ses livres lyonnais, sa quête du sens fondée sur un athéisme humaniste, et dont elle énonçait les postulats à l'époque : «*il n'y a pas d'au-delà. L'être humain est fils de la terre*» (page 102); et «*contre toute évidence, même seule et sans Dieu, la vie humaine n'est pas insignifiante*» (page 312).

Cette quête du sens, à donner à sa vie, l'oriente rapidement après une propédeutique à Vienne, sur la philosophie et la philologie. Elle part à la rencontre de sa génération.

Elle part au sens propre. Elle nous donne le tournis en nous faisant faire un tour des universités allemandes où les étudiants se déplacent là où les maîtres ouvrent des espaces de réflexion existentielle. Nous la suivons à Leipzig avec Freyer, à Fribourg avec Husserl puis Heidegger, à Heidelberg où un ami se rapproche de Jaspers, à Marburg où arrive Heidegger.

Des relations amicales se nouent, des relations amoureuses aussi, toutes nourries de longs et profonds échanges sur les idées, concepts, systèmes d'explication des maîtres antérieurs et actuels. A Leipzig, autour de Freyer, s'était constitué un groupe qui n'a pas peur de s'appeler : «les camarades de culture». Ils voulaient être les architectes d'un nouveau futur. Curieusement, on y parle de Marx. Le présent les inquiète. Elle ne cesse de rendre compte du désarroi de cette «*génération née sur la route : ils ne savent pas où ils vont, ces vagabonds du destin*» (page 370). Ces mots sont écrits en 1926/27, sur la première page d'un cahier neuf, un